INTRODUCTION

UN FRAGMENT D'HISTOIRE INTELLECTUELLE

Le 15 décembre 1915, Pierre Paris écrit depuis Madrid, où il réside, à son « cher camarade » Salomon Reinach, conservateur au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye et co-directeur de la *Revue archéologique* avec Edmond Pottier. Il souhaite lui soumettre un projet de publication[1]. « Pour essayer de chasser [ses] tristes idées » – il y aura bientôt un an que ses fils, Roger et Franc, sont morts au front – et « tout en travaillant de [son] mieux [aux] œuvres de propagande » pour tenter de contrer l'influence allemande en péninsule Ibérique, il a décidé de reprendre l'écriture des *Promenades archéologiques en Espagne*. Certes, son travail, « plutôt fait pour la vulgarisation », s'éloigne de la ligne éditoriale habituelle de la *Revue*. Mais en cette période troublée, « si la revue est un peu en peine de copie, à cause de la guerre », Salomon Reinach sera peut-être heureux « d'accueillir [sa] prose ». Après tout, même si le ton du texte est fait pour le grand public, il s'agit de faire connaître en France, et de donner à voir grâce à une abondante illustration, le résultat des récentes fouilles d'Ampurias, l'Emporion antique. Salomon Reinach accepte rapidement la proposition de son collègue[2]. La nouvelle *Promenade* paraît en deux livraisons entre 1916 et 1917. Son introduction permet à Pierre Paris de brosser un tableau synthétique de ce que fut la colonisation grecque en Ibérie et de justifier le choix du site qu'il se propose de présenter au lecteur français. Si les traces d'une première colonisation phocéenne directe sont insaisissables à Mainake, à Abdera, ou à l'*Hêmeroskopeion*, « le comptoir par excellence » qu'est Emporion, dont les ruines « méthodiquement explorées et fouillées, étudiées et décrites, conservées avec un soin auquel on rend hommage », est devenu « un des lieux saints de l'Espagne antique » où il est permis de retrouver la trace des Grecs en Ibérie : « Emporion, c'est la Grèce même s'implantant en pleine

[1] BM-Aix, boîte n° 118.

[2] BM-Aix, boîte n° 118, lettre de Pierre Paris à Salomon Reinach, 26/12/1915.

barbarie occidentale avec ses mœurs polies, ses industries raffinées et ses arts glorieux ; c'est l'Ibérie s'illuminant des reflets radieux de l'Hellas[3] ».

Au seuil d'un livre qui se propose d'explorer la trajectoire scientifique de Pierre Paris (1859-1931), archéologue et historien de l'art de la Grèce et de l'Ibérie antiques, les circonstances dans lesquelles la promenade archéologique à Ampurias voit le jour permettent de cerner quelques-uns des enjeux qui sont au cœur du travail qui va suivre. La situation d'énonciation de la lettre adressée par Pierre Paris à Salomon Reinach rappelle que les deux hommes appartiennent à un même réseau, celui des antiquisants formés à l'École normale supérieure et à l'École française d'Athènes : ce sont des *chers camarades* qui ont été formés à l'école de la Grèce – celle de l'Antiquité – et qui sont des produits du moment méthodique, un courant historiographique qui se développe au travers d'une confrontation permanente avec une science allemande qui fait figure de modèle dont il convient de s'inspirer, mais qu'il faut aussi corriger pour mieux le dépasser. Cette lettre montre aussi la projection transnationale de ce réseau. Si le destinataire est l'une des figures éminentes des sociabilités savantes parisiennes et l'un des principaux représentants des sciences de l'Antiquité à la française, Pierre Paris est, quant à lui, un professeur de l'université de Bordeaux qui réside à Madrid depuis 1913 où il est détaché à la direction de l'École des hautes études hispaniques, un institut universitaire bordelais fondé en 1909 et intégré depuis 1913 à l'Institut français de Madrid. Pierre Paris en est l'un des co-directeurs avec le Toulousain Ernest Mérimée. En somme, il est un helléniste placé à la tête de la première maison commune des hispanistes français. Son identité scientifique complexe aide à comprendre le regard qu'il porte sur ce site emblématique de l'archéologie espagnole et catalane qu'est Emporion et sur la montée en généralité à laquelle il donne lieu : dans l'Antiquité, la colonisation grecque archaïque dans les confins de l'Extrême-Occident est synonyme de fertilisation. On lui doit l'introduction d'une forme supérieure de civilisation en péninsule Ibérique et l'éducation des barbares ibères à une culture policée. Formé à l'archéologie classique, Pierre Paris, en décidant en 1895 de se tourner vers un objet d'étude encore jeune et à peine défriché, l'art et la culture matérielle préromains de la péninsule Ibérique, produit un discours sur le passé élaboré au travers d'un miroir grec et à partir des paradigmes de son temps (le diffusionnisme, l'évolutionnisme et l'hellénocentrisme). Nous n'utiliserions plus les termes qui sont les siens en 1916 pour définir la nature des liens que tissent Grecs et indigènes à Emporion au VI^e^ siècle av. J.-C., ce qui nous rappelle que le savoir historique a lui-même une histoire et que la construction du discours sur le passé se fait toujours depuis le présent de celui qui le produit. Mais les deux correspondants ne sont pas des savants repliés dans leurs études spécialisées. Compromis dans la culture de guerre, au service de la propagande française contre la *kultur* allemande, tous deux sont des intellectuels engagés dans la cité qui consacrent alors une

[3] Paris, 1916a ; 1917a ; repris dans Paris, 1921c, pp. 75-123.

part essentielle de leur temps en faveur d'une cause dont ils ne doutent pas un seul instant qu'elle soit juste : républicains et patriotes, ce sont des « clercs guerroyants[4] ».

Nous voyons ainsi apparaître, sous la forme d'une série d'oppositions – réelles ou apparentes – quelques-unes des questions sur lesquelles repose le livre que le lecteur tient entre ses mains[5]. Quelles relations peut-on établir entre l'helléniste et l'hispaniste ? entre l'homme-institution et le savant ? entre le travail reposant sur la démarche individuelle et celui qui s'inscrit dans le cadre collectif des réseaux savants ? entre le discours sur le passé et l'expérience du présent ? entre le professeur mettant volontiers sa plume au service de la divulgation scientifique et l'érudit ? entre l'homme public et l'homme privé ? entre le patriote – celui de la petite patrie bordelaise et d'une nation française sûre de l'universalisme de ses valeurs – et le savant dont la pratique s'inscrit dans un cadre transnational ? entre cosmopolitisme et nationalisme ? entre science et politique ?

I. — UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE

La figure de Pierre Paris évoque d'emblée quelques-uns des grands évènements qui ont marqué l'actualité intellectuelle et scientifique franco-espagnole du début du XX^e^ siècle, de l'achat du célèbre buste de la Dame d'Elche pour le compte du musée du Louvre en 1897 à l'écriture du premier corpus s'efforçant de rassembler tous les documents matériels alors connus sur le monde des Ibères (l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* qui paraît en deux volumes en 1903-1904). Artisan infatigable du rapprochement intellectuel entre deux nations sœurs, il est aussi le (co)fondateur d'institutions désormais centenaires destinées à assurer une présence pérenne de la science française en Espagne : l'École des hautes études hispaniques, l'Institut français de Madrid et la Casa de Velázquez. Pourtant, malgré son envergure scientifique, Pierre Paris n'avait pas encore trouvé son biographe et apparaissait, à bien des égards, comme une figure méconnue. Nous nous emploierons à réduire la part de ces zones d'ombre.

[4] Benda, 1975 [1927], p. 171. Les dates entre crochets correspondent à l'année de parution de la première édition du texte.

[5] Celui-ci est issu de la thèse de doctorat que nous avons préparée sous la direction de Corinne Bonnet et soutenue le 8 novembre 2021 à l'université Toulouse – Jean Jaurès. Le jury se composait de Corinne Bonnet (directrice de thèse), Jean-Marc Delaunay (examinateur), Arianna Esposito (examinatrice), Stéphane Michonneau (rapporteur), Pierre Moret (président) et Trinidad Tortosa (rapporteur). Voir Reimond, inédite. Le volume 1 constitue la biographie intellectuelle de Pierre Paris proprement dite. Le volume 2 rassemble 450 figures, 75 annexes, ainsi qu'une chronobiographie (pp. 449-479). Quant au volume 3, il consiste en une édition critique de la correspondance de Pierre Paris que nous avons localisée ; elle est accompagnée d'un catalogue et d'une introduction.

Questionnement initial

Les plus anciennes études sur Pierre Paris dont nous disposons appartiennent au genre de l'éloge académique. Si l'approche critique est à peu près absente de ces portraits officiels dont la fonction est d'abord de rappeler les mérites des grands hommes disparus, ceux-ci n'en constituent pas moins une riche source d'informations, en particulier au sujet des jeunes années et du parcours de formation antérieur à l'entrée dans la recherche active ; ils permettent aussi de saisir l'image sociale du savant au moment de sa mort[6]. En mars 1961, la faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Bordeaux organisa une célébration autour du centenaire de la naissance de Pierre Paris et de celle de Georges Radet. Le portrait que Jean Marcadé fit du premier à cette occasion, fondé essentiellement sur les souvenirs de ses enfants et de René Vallois qui lui succéda dans l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art à Bordeaux, est l'un des textes les plus intéressants et les plus riches. Jean Marcadé n'est plus tout à fait dans l'éloge, mais il s'agit encore de célébrer la mémoire d'un illustre disparu[7].

Il faut attendre la fin des années 1980 pour que Pierre Paris devienne véritablement un objet d'histoire. Les études qui ont été publiées au cours des trente dernières années ont en commun de privilégier un moment ou un aspect particulier de son parcours et de son œuvre, que ce soit à partir d'une approche individuelle dans le cadre de notices biographiques critiques ou dans celui, plus collectif, de l'action des hispanistes français en Espagne. Quatre voies ont été suivies. En 1985, la thèse de doctorat d'Antonio Niño Rodríguez, *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España (1875-1931)*, que l'auteur rattacha lui-même au champ naissant de l'histoire de l'historiographie, est une remarquable étude d'histoire des intellectuels entreprise à une échelle qui est déjà transnationale[8]. Au même moment, Jean-Marc Delaunay entreprenait une vaste étude résolument complémentaire de la précédente. Ancien membre de la section scientifique de la Casa de Velázquez (1979-1982), la thèse de troisième cycle qu'il soutint en 1988 sous la direction de Jean-Baptiste Duroselle, *Des Palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX^e siècle (1909-1979)*, s'inscrivait quant à elle dans le cadre d'une histoire institutionnelle et des relations internationales[9]. En enquêtant sur la genèse de l'« École française d'Espagne », lui aussi s'intéressa de près à Pierre Paris. Une troisième voie fut bientôt ouverte, en lien avec le développement des études relatives à l'histoire de l'archéologie espagnole, lesquelles connurent une croissance exponentielle à partir de l'organisation du premier congrès international *Historiografía de la*

[6] Radet, 1931 ; Puech, 1931 ; Aubrun, 1931 ; S. Reinach, 1931 ; Legendre, 1931 ; Radet, 1932 ; Legendre, 1933 ; Audollent, 1940 ; Marañón, 1973.

[7] Marcadé, 1963.

[8] Niño Rodríguez, 1986 ; 1988.

[9] Delaunay, 1994.

arqueología y de la historia antigua en España (siglos XVIII-XX) qui se tint à Madrid en décembre 1988[10]. En portant un regard réflexif sur le passé de leur discipline, nombre d'archéologues furent amenés à se pencher sur le discours produit par Pierre Paris sur les Ibères et leur culture matérielle[11]. En dehors de quelques exceptions, ils concentrèrent leur regard sur ses principales publications et sur son activité au tournant des XIX^e^ et XX^e^ siècles, des années qui sont presque toujours présentées comme les plus denses de sa carrière. Elles sont assurément d'une grande richesse. Mais particulièrement denses, elles ne le sont que si l'on adopte un point de vue interne à l'histoire de l'archéologie espagnole. Il convient aussi de signaler le travail de Sylvie Dardaine sur l'historique des fouilles de Baelo Claudia qui se rattache à une très classique histoire interne de l'archéologie[12]. Enfin, Pierre Paris a plus récemment suscité l'attention des historiens de l'art. Les travaux de Marion Lagrange, Florent Miane et Soline Morinière relatifs aux collections archéologiques, photographiques et de moulages antiques réunies par Pierre Paris à la faculté des lettres de Bordeaux ont ouvert la voie à la redécouverte d'une facette peu connue du savant, celle du professeur bordelais[13].

Ajoutons qu'avec le lancement des commémorations centennales organisées par la Casa de Velázquez, Pierre Paris est récemment redevenu un sujet d'actualité. L'année 2017 fut marquée par le centenaire de l'ouverture du chantier de fouille de Baelo Claudia. Entre histoire et mémoire, figurèrent au programme l'édition d'un copieux dossier dans les *Mélanges* et d'un livre sur l'histoire des fouilles, la cérémonie d'inauguration d'un buste de Pierre Paris (copie de celui exécuté par l'un de ses fils, Yani, le sculpteur Pryas) sur le site archéologique du Campo de Gibraltar et en présence de plusieurs de ses descendants, l'organisation d'une exposition, *Baelo Claudia ex situ. Diálogo entre arqueología y arte contemporáneo*, le projet de numérisation des archives photographiques de la fouille, la tenue d'une table ronde à l'Institut français de Madrid autour du thème *Arqueología y diplomacia en el Mediterráneo hoy en día*, ainsi que la célébration d'un colloque international coordonné par Laurent Callegarin et Nicolas Morales, directeurs des études à la Casa de Velázquez, *Arqueología en la península ibérica. Más de un siglo de cooperación internacional*[14]. L'année Baelo annonçait ainsi l'entrée dans la « décennie commémorative[15] » qui allait s'ouvrir trois ans plus tard (pose de la première pierre en 1920, inauguration du corps de façade en 1928). Dans ce contexte, l'écriture d'une biographie de

[10] Arce, Olmos, 1991.

[11] Nous pensons en particulier aux travaux de Pierre Rouillard, Pierre Moret et Gloria Mora. Il serait trop long d'en dresser la liste. La plupart des références seront citées plus loin. Voir également Reimond, inédite, vol. 1, pp. 917-918.

[12] Dardaine *et alii*, 1983.

[13] Lagrange, Miane, 2011 ; Morinière, 2012 ; 2014 ; 2016 ; Lagrange, 2017b ; Morinière, inédite.

[14] Blánquez Pérez *et alii*, 2017 ; Brassous, Lemaître, 2017.

[15] Bertrand, 2020.

Pierre Paris, premier directeur de la Casa, ne pouvait manquer d'intéresser une institution qui s'engageait dans une réflexion sur ses origines et son histoire à l'occasion de son centenaire.

Les études dont il vient d'être question, nombreuses et très bien documentées, ne répondent toutefois pas à une question cruciale : qu'a donc fait Pierre Paris avant 1895 ? Comment et pourquoi un universitaire français, helléniste de formation, a-t-il décidé, à près de 40 ans, de se tourner vers la Protohistoire ibérique ? Que sait-on de ce Pierre Paris d'avant l'Espagne, de sa formation, de ses premiers travaux ? L'enjeu est important puisqu'il s'agit de cerner ce que sont sa culture et son expérience scientifiques lorsqu'il aborde l'étude de ce nouveau terrain, et dans quelle mesure les expériences antérieures ont nourri les travaux de l'hispaniste. Il nous a semblé que seule une étude du parcours et de l'œuvre de Pierre Paris envisagée dans sa globalité permettrait de saisir la complexité de « ce grand universitaire, incomparable agent de liaison intellectuelle entre la France et l'Espagne[16] ». Il fallait pour cela cesser de projeter notre regard uniquement sur les années espagnoles. Rappelons que lorsqu'il réalise sa première mission archéologique en Espagne, en 1896, Pierre Paris a 36 ans ; treize années se sont écoulées depuis son entrée à l'École française d'Athènes, dix depuis le début de sa carrière d'enseignant-chercheur à l'université de Bordeaux : Pierre Paris est devenu un savant bien avant de se consacrer à l'hispanisme archéologique. Nous tenterons donc de relire l'œuvre de l'hispaniste en la replaçant au cœur d'un itinéraire plus large fortement marqué par l'empreinte de la culture classique, grecque en particulier, sans pour autant céder à un déterminisme caricatural, un écueil que nous nous efforcerons d'éviter.

Mettre en lumière les racines grecques de l'hispanisme français

Il serait illusoire de chercher à réduire une vie à une seule et unique dimension. Pourtant, au-delà de l'identité complexe et changeante de Pierre Paris, de la diversité de ses activités, du foisonnement des idées qui l'animent et des multiples projets qu'il entreprend, nous chercherons à montrer que son histoire de vie trouve une part d'unité et de cohérence dans ce que Georges Radet a défini comme « la marque athénienne[17] » et que nous avons appelé l'habitus athénien. Sa formation classique, l'expérience du voyage en Grèce et ses conséquences immédiates furent décisives et firent sentir leurs effets tout au long de sa carrière. Habitus persistant, profondément intériorisé, constamment réinvesti, mais enrichi et actualisé en permanence par de multiples expériences successives. Au cours de notre existence, en effet, nous sommes tous amenés à faire des choix, à nous adapter à des circonstances nouvelles, à changer de perspective et à voir nos projets comme nos opinions se modifier face à de nouvelles découvertes, de nouvelles rencontres, de nouvelles opportunités. Le savant ne

[16] Cirot, 1939, p. 368.

[17] Radet, 1901, p. 422.

fait pas exception ; comme tous ses contemporains, il hésite, tâtonne et prend des décisions personnelles et professionnelles qui orientent sa carrière. Nous avons donc cherché à repérer les tournants, les points de rupture, les moments où la trajectoire de Pierre Paris a connu une inflexion. Comme l'écrivait Lucien Febvre dans l'avant-propos de sa biographie de Martin Luther, ces jalons permettent, in fine, de « dessiner la courbe d'une destinée » :

> Repérer avec précision les quelques points vraiment importants par lesquels elle passa ; montrer comment, sous la pression de quelles circonstances, son élan premier dut s'amortir et s'infléchir son tracé primitif ; poser ainsi, à propos d'un homme d'une singulière vitalité, ce problème des rapports de l'individu et de la collectivité, de l'initiative personnelle et de la nécessité sociale qui est, peut-être, le problème capital de l'histoire : tel a été notre dessein[18].

Un souci analogue de mise en lumière des ondulations du parcours de Pierre Paris a commandé l'organisation d'ensemble de ce livre. Les chapitres qui suivent sont autant d'étapes qui permettent de réfléchir à la façon dont il construit sa carrière et à ce qui conduit un helléniste à s'imposer comme l'une des principales figures de l'hispanisme français, un champ disciplinaire qu'il contribue à créer et, ce faisant, qui transforme son identité scientifique en l'enrichissant. En ce sens, nous posons la question des racines grecques de l'hispanisme français.

Or la trajectoire vitale de Pierre Paris ne se laisse pas facilement circonscrire. Comment appréhender le parcours d'un homme qui, s'il fut un archéologue et un historien de l'art de la Grèce et de l'Ibérie antiques, fut aussi bien plus que cela ? Nous avons exclu de délimiter plus étroitement notre objet d'étude sans tenter de le saisir dans sa globalité. De notre point de vue, cela aurait été synonyme d'appauvrissement du sujet. Au contraire, il nous fallait identifier les différentes tranches de vie qui constituent la trajectoire de Pierre Paris et essayer de comprendre en quoi ces multiples expériences se sont nourries mutuellement, tout en offrant au lecteur un livre dans lequel il serait facile d'entrer et de circuler. Le plan chrono-thématique nous a donc semblé s'imposer. Notre propos s'articule autour de quelques dates charnières qui jalonnent la carrière scientifique de Pierre Paris, même si ces différentes tranches de vie ne se suivent pas de façon mécanique et, souvent, se recoupent. Nous avons distingué trois grandes périodes qui s'incarnent chacune en un lieu. Les deux premières, intitulées « Athènes (1873-1885) » et « Bordeaux (1885-1913) », sont étudiées dans le livre que le lecteur tient entre ses mains ; elles sont consacrées à la figure de l'étudiant et du professeur. La dernière partie, « Le choix de l'Espagne (1895-1931) », constitue à elle seule le deuxième volume, tout entier consacré au Pierre Paris hispaniste.

[18] Febvre, 1927, p. vii.

Qu'il me soit ici permis de remercier la Casa de Velázquez, Ausonius Éditions et l'École française d'Athènes. L'association de ces trois institutions a rendu possible la parution de ces deux forts volumes. Trop longs sans doute, ils ont permis de conserver la structure et l'esprit que nous avions souhaité donner à notre étude. Les symboles ont leur importance. Il est piquant de constater que cent ans après la mort de Pierre Paris, les principaux lieux du savoir pariséen, Athènes, Bordeaux et Madrid, se trouvent associés dans le cadre d'une collaboration éditoriale destinée à publier sa biographie intellectuelle.

Première partie. Athènes (1873-1885)

Le premier moment couvre la période des jeunes années de Pierre Paris, celles de la formation et de l'apprentissage (chapitre premier). En 1873, le choix que ses parents font de l'envoyer achever ses études secondaires à Paris, au collège Sainte-Barbe (où il est interne) et au lycée Louis-le-Grand (dont il suit les cours en qualité d'externe), répond à une stratégie familiale d'ascension sociale. Au regard de nos sources, peu nombreuses, on comprend que ce sont des années difficiles pour un jeune homme qui n'est pas un élève brillant. Mais son esprit combatif lui permet de rester dans la course et lui ouvre les portes des écoles spéciales d'une Troisième République soucieuse de produire les élites dont elle a besoin. Pierre Paris est tour à tour membre de l'École normale supérieure (1879-1882) – après avoir essuyé un premier échec au concours d'entrée en 1878 – et de l'École française d'Athènes (1882-1885). Ces années sont celles de la découverte de la culture classique, de l'archéologie et de l'histoire de l'art grecques, d'une façon de travailler telle qu'on l'enseigne à l'heure du moment méthodique. Ce qu'il découvre, observe et apprend au cours de ces années, Pierre Paris ne cesse de le réinvestir dans les décennies suivantes. Le séjour en Grèce est véritablement synonyme d'apprentissage : il y découvre l'archéologie et le travail scientifique (chapitres II et III). Ses activités sont multiples : recherches livresques, fouilles, rédaction d'articles, expérience de l'Orient à travers des voyages qui le conduisent d'Athènes à Délos, d'Élatée de Phocide à l'Asie Mineure, etc. S'il s'agit toujours d'apprendre, les années athéniennes marquent ainsi le début d'une carrière qui ne s'interrompt qu'avec la mort de Pierre Paris, quarante-neuf ans plus tard. Au-delà de l'apprentissage du métier, son parcours de formation lui donne l'opportunité de s'insérer dans un puissant réseau, celui des normaliens-athéniens, lequel lui permet de nouer d'étroites relations interpersonnelles avec des camarades qui, pour beaucoup, seront des collaborateurs de toute une vie.

Deuxième partie. Bordeaux (1885-1913)

Après l'expérience parisienne et le voyage de Grèce, l'année 1885 est une date charnière. Nommé chargé de cours puis bientôt maître de conférences à la faculté des lettres de Bordeaux, Pierre Paris débute une carrière de

fonctionnaire de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Dès lors, il ne s'agit plus d'apprendre mais de transmettre (chapitre IV). Il se consacre pleinement à son travail de professeur d'archéologie et d'histoire de l'art, un enseignement qu'il (ré)organise en adaptant le modèle allemand à travers la création d'un séminaire d'archéologie et la fondation, au sein même de la faculté, d'une collection archéologique, de moulages antiques et de photographies. À partir de 1913, il n'enseigne plus mais reste toutefois titulaire de sa chaire, son enseignement étant assuré par des chargés de cours. Ces années sont aussi celles des premières publications d'envergure et de la participation à des projets collectifs comme le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. L'étude de l'univers éditorial de Pierre Paris témoigne de l'importance qu'il accorde à une large transmission du savoir (chapitre V). Ses publications mêlent travaux d'érudition et divulgation scientifique. Son ancrage bordelais est alors très fort et son statut de notable local se renforce davantage. En 1896, il fait son entrée au conseil d'administration de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux. Deux ans plus tard, il est nommé directeur de l'établissement. Il s'agit toujours de transmettre mais dans un cadre différent : à côté de la formation des étudiants, potentiels chercheurs de passé – il continue à enseigner à l'université – il doit désormais conduire les artistes bordelais, ceux qui devront inventer l'art de demain en se nourrissant des traditions héritées (chapitre VI). L'information était connue mais n'avait jamais donné lieu à une étude approfondie. Pierre Paris apparaît comme un administrateur compétent, progressiste sur le plan éducatif mais conservateur en matière artistique ; c'est un directeur entreprenant et dynamique, même si les projets qu'il porte ne sont pas toujours couronnés de succès.

Troisième partie. Madrid (1895-1931)

Parallèlement à cette activité essentiellement bordelaise, Pierre Paris s'engage dans un projet qui, à long terme, va constituer une rupture majeure dans sa trajectoire scientifique. 1895 est l'année du tournant hispaniste sur lequel s'ouvre le second volume (chapitre VII). Il entre dans une nouvelle période d'apprentissage. Celle-ci est marquée par la découverte et la conversion progressive à l'hispanisme archéologique, ainsi que par l'inscription dans de nouveaux réseaux savants. L'intermédiarité qu'il acquiert peu à peu le place dans une situation d'interface entre la France et l'Espagne. À l'exploration d'un nouveau terrain et d'un nouveau champ d'études succèdent bientôt les premières publications (chapitre VIII). En 1901, Pierre Paris achève la rédaction précoce de l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*. S'il est un archéologue de cabinet qui étudie les collections archéologiques espagnoles (publiques et privées) pour en faire connaître les richesses en France, il mène aussi un important travail de terrain dans un contexte marqué par l'absence, jusqu'en 1911, d'une législation régulant les fouilles en Espagne. Très vite, il prend conscience des limites de l'action individuelle tandis que ses projets espagnols

accompagnent le désir que les Bordelais ont de faire de leur université l'un des principaux pôles français de l'hispanisme avec d'autres universités du midi et du sud-ouest (chapitre IX). C'est dans ce contexte que naît l'École des hautes études hispaniques en 1909. En 1913, Pierre Paris en prend officiellement la direction et s'installe à Madrid. Il renonce à celle de l'école des Beaux-Arts et cesse d'enseigner à la faculté des lettres de Bordeaux. Dès lors, il fallait poser la question de l'impact de la Grande Guerre. Certes, l'Espagne est un pays neutre. Pourtant, la culture de guerre y trouve un terrain d'expression favorable. Pierre Paris s'engage pleinement dans l'œuvre de propagande au service de la France pour contrer l'influence du modèle allemand (chapitre X). Au-delà de cette actualité brûlante, nous avons cherché à savoir dans quelle mesure ce contexte avait contraint Pierre Paris à adapter sa politique et ses pratiques scientifiques (chapitre XI). La guerre accélère la mise en place d'une nouvelle géopolitique pariséenne de l'archéologie. Surtout, elle donne une impulsion décisive à toute une série de projets qui lui permettent, dans les années 1920, de s'imposer comme l'une des figures de proue de l'hispanisme français exerçant un véritable consulat intellectuel dans la Péninsule (chapitre XII). La fondation de la Casa de Velázquez vient couronner cet édifice. Aux réalisations institutionnelles, qui font de Pierre Paris un bâtisseur, répond l'œuvre proprement scientifique. Le dernier chapitre revient sur ce que l'hispanisme archéologique lui doit et sur les limites d'une activité érudite qui, dans les années 1920, est de plus en plus réduite au sein d'un agenda où la diplomatie culturelle est omniprésente, en même temps que la fondation de la section artistique de la Casa de Velázquez le conduit à s'intéresser à l'histoire de l'art de l'Espagne moderne et contemporaine.

En dernière analyse s'impose l'idée d'une trajectoire originale. Elle est le produit des contraintes du champ universitaire, des imprévus de l'histoire, d'un ensemble de choix personnels et de *kairos*, de moments opportuns que Pierre Paris a su saisir. Nous pensons pouvoir en distinguer quatre principaux :

1. quelque part autour de l'été 1882, lorsqu'il décide de se présenter au concours d'entrée de l'École française d'Athènes ;

2. au printemps 1895, lorsqu'il s'adresse au directeur de l'Enseignement supérieur pour solliciter une mission officielle du gouvernement afin d'entreprendre une mission scientifique en Espagne ;

3. en août 1897, lorsqu'il comprend ce que représente le buste de femme qui vient d'être exhumé du sol de La Alcudia de Elche et qu'il a la présence d'esprit d'engager les négociations qui conduisent à son achat par le musée du Louvre ;

4. enfin, au début de l'été 1916, lorsque dans le contexte de la Grande Guerre il perçoit, avec d'autres, tout ce qu'il peut tirer de la visite de propagande que les académiciens français ont effectué en Espagne au mois de mai.

Finalement, on retrouve Pierre Paris là où a priori on ne l'attend pas : rien ne laissait deviner que l'étudiant du Quartier latin deviendrait Bordelais d'adoption, toute sa carrière s'appuyant sur un ancrage dans la capitale girondine ; rien n'annonçait, dans le professeur d'archéologie et d'histoire de l'art, le futur hispaniste ; rien ne destinait l'antiquisant à prendre les rênes d'une école d'art ; de la même façon, ses travaux sur l'archéologie ibérique ne devaient pas nécessairement le conduire à participer à la fondation, puis à diriger, des institutions qui, près d'un siècle après sa mort, existent toujours. Ce sont les tours et détours de ce parcours singulier d'explorateur-bâtisseur que nous avons cherché à mettre en lumière.

II. — UNE DOUBLE APPROCHE : BIOGRAPHIE ET RÉCEPTION DE L'ANTIQUITÉ

Notre travail s'inscrit dans le prolongement de nombreux travaux universitaires qui ont fait d'un individu l'objet de leur étude. Dans le sillage de l'histoire culturelle et de la microhistoire, et après une longue période de disgrâce due au fait qu'elle apparaissait trop liée à une histoire évènementielle davantage préoccupée des grands hommes que du collectif, la biographie participe de ce retour de l'individu perceptible dans l'historiographie depuis le milieu des années 1980[19]. Toutefois, cette vogue n'est pas seulement synonyme d'un retour en force de l'idole individuelle que dénonçait le sociologue François Simiand au début du XX^e^ siècle[20]. Depuis les années 1980, une réflexion méthodologique sur ce que doit être une histoire de vie pour l'historien-biographe a permis de redéfinir ses concepts théoriques et méthodologiques, tout en rappelant les contraintes et les problèmes qui se posent au chercheur.

Une trajectoire de vie et ses contextes

En 1986, Pierre Bourdieu écrivait que « L'histoire de vie est une de ces notions du sens commun qui sont entrées en contrebande dans l'univers savant[21] ». Le sociologue se demandait notamment comment donner un sens et une cohérence à une histoire de vie sans tomber dans un déterminisme naïf. Opposé à une « philosophie de l'existence », rejeton de la philosophie de l'histoire qui se contenterait de produire le « récit cohérent d'une séquence signifiante et orientée d'évènements », il soulignait au contraire que les évènements d'une vie devaient être envisagés comme autant de placements et de déplacements au sein d'un espace social lui-même mouvant : « on ne peut comprendre une trajectoire (c'est-à-dire le vieillissement social qui, bien qu'il l'accompagne

[19] Dosse, 2005 ; 2010.

[20] Simiand, 1960 [1903], p. 117.

[21] Bourdieu, 1986, p. 69.

inévitablement, est indépendant du vieillissement biologique) qu'à condition d'avoir préalablement construit les états successifs du champ dans lequel elle s'est déroulée ». L'écriture biographique devait reposer sur une contextualisation serrée : il fallait connaître le paysage dans lequel le voyage s'inscrivait[22]. Ce projet, Pierre Bourdieu a tenté de le mettre en œuvre dans l'étude qu'il a consacrée à Édouard Manet (tirée de ses cours au Collège de France entre 1998 et 2000), « un Manet qu'il faut construire sociologiquement : ce n'est pas l'individu empirique des biographes qui font des biographies pleines d'informations sans intérêt et qui oublient des choses essentielle[23] ». Il y avait là un programme ambitieux dont notre projet s'est en partie nourri, même si nous n'avons probablement pas complètement évité l'écueil que signalait alors le sociologue.

En choisissant Pierre Paris, nous avons sélectionné un individu qui est caractéristique d'un groupe social, celui des antiquisants (normaliens, agrégés, athéniens) de la « république des universitaires[24] ». À ce titre, Pierre Paris évolue dans un espace social qui est éminemment normé. Le contexte aide à expliquer ses choix individuels. Lorsque les sources font défaut – notamment pour les années de formation – le recours à la comparaison avec d'autres individus ayant une trajectoire proche et mieux connue permet de réduire la part d'ombre. C'est ce que rappelait Giovanni Levi en 1989 avant d'ajouter une précision essentielle : la relation n'est jamais univoque. Malgré les contraintes que le système normatif exerce sur le sujet, celui-ci dispose d'une liberté qui, si elle n'est pas absolue, n'en est pas moins réelle. C'est « une liberté consciente que les interstices inhérents aux systèmes généraux de normes laissent aux acteurs[25] ». La biographie doit donc reposer sur un va-et-vient permanent entre l'individu et ses contextes, une interrelation qui permet de se prémunir contre un excès de déterminisme[26]. N'y a-t-il pas dans l'acte qui conduit Pierre Paris à solliciter une première mission officielle en Espagne auprès du directeur de l'Enseignement supérieur, en mai 1895, un exemple des plus éloquents de l'exercice de cette liberté interstitielle[27] ? Ne la retrouve-t-on pas aussi dans le désir d'édifier contre vents et marées une « École française d'Espagne » ? À bien des égards, celle-ci apparaît comme le produit d'une somme de volontés individuelles qui sont parvenues à imposer sa création à un État français longtemps frileux. En ce sens, notre livre participe de la « biographie chorale » telle que l'a définie Sabina Loriga :

> Alors que la biographie héroïque pose comme allant de soi une harmonie entre le particulier et le général (et, pourrait-on dire, une simple extension, comme dans la synecdoque), la biographie chorale conçoit le

[22] *Ibid*., p. 72.

[23] Bourdieu, 2013, p. 473.

[24] Charle, 1994.

[25] Levi, 1989, p. 1333.

[26] Voir également l'introduction de Le Goff, 1996.

[27] AN-Pierrefitte, F/17/26788, lettre de Pierre Paris à Louis Liard, 01/05/1895.

> singulier comme un élément de tension : l'individu n'a pas pour mission de révéler l'essence de l'humanité ; au contraire, il doit rester particulier et morcelé. Ce n'est qu'ainsi, à travers différents mouvements individuels, que l'on peut briser les homogénéités apparentes (par exemple l'institution, la communauté ou le groupe social) et révéler les conflits qui ont présidé à la formation et à l'édification des pratiques culturelles : je pense aux inerties et à l'inefficacité normatives, mais aussi aux incohérences qui existent parmi les différentes normes, et à la façon dont les individus, qu'ils « fassent » ou non l'histoire, façonnent et modifient les rapports de pouvoir[28].

À l'échelle d'une vie, la prise en compte de cette dialectique entre norme et liberté interstitielle conduit à renoncer au récit linéaire et téléologique. Au contraire, une histoire de vie est un chemin tortueux où le hasard et l'imprévu, voire les contradictions, ont leur place : la carrière d'hispaniste de Pierre Paris aurait-elle été la même si un autre que lui s'était présenté à Elche dans la journée du 11 août 1897, quelques jours après l'exhumation du célèbre buste ? La Casa de Velázquez aurait-elle vu le jour sans la déflagration de l'été 1914 ? Ainsi envisagé, l'exercice biographique donne à voir « un "parcours" avec ses périodes d'aisance ou de très grande difficulté, avec toute la place que celui-ci laisse aux déterminants personnels, aux aléas de la vie, et de l'histoire, avec ses déplacements "non d'un bloc, mais par morceaux pour se retrouver au terme là où on ne croyait pas devoir aller, ailleurs dans son chez-soi, autre dans sa façon de demeurer le même"[29] ».

Dans le sillage des réflexions que nous venons de présenter et appliqués au domaine d'une histoire des savoirs archéologiques, les travaux de Marc-Antoine Kaeser sur la science vécue et la biographie envisagée comme un exercice de microhistoire ont été des plus stimulants[30]. Qu'il s'agisse de son objet d'étude – le préhistorien Édouard Desor (1811-1882) – ou de Pierre Paris, nous sommes face à des figures aux multiples facettes pour lesquelles le travail de contextualisation ouvre sur une grande diversité de réalités de l'espace social. Celles-ci peuvent être appréhendées d'en bas, à partir d'un cas concret, particulier mais signifiant, et ouvrir sur de possibles montées en généralité. L'objet devient ainsi un médiateur grâce auquel on perçoit la science en action, la science vécue. Reprenons l'image de Marc-Antoine Kaeser : « le personnage retenu peut être assimilé à un "œilleton" : l'œil rivé sur cet œilleton, le biographe peut orienter sa visée bien au-delà du personnage, de manière panoramique ». Le biographe peut le faire avec d'autant plus de liberté – même s'il est toujours contraint à faire des choix – que la cohérence de son sujet et de son discours est garantie par l'unité que donne un objet d'étude circonscrit à une trajectoire de vie :

[28] Loriga, 1996, pp. 230-231 ; voir également Avezou, 2001.

[29] Piketty, 1999, p. 126 ; voir aussi Passeron, 1990. La citation est tirée du premier paragraphe de la préface de Vernant, 1996.

[30] Kaeser, 2003.

> À la condition expresse de les articuler toujours à partir de ce sujet – et seulement si les sources qui y ont trait l'y autorisent – il peut multiplier à l'envi les perspectives. Dans cette entreprise, il est amené à adapter la focale de son appareil de visée, c'est-à-dire à modifier tour à tour ses outils conceptuels. Il est donc autorisé à faire de l'histoire culturelle pour certains aspects, de l'histoire sociale pour d'autres, de la sociologie des sciences pour le travail effectué par le sujet de la biographie, de l'épistémologie pour son œuvre, voire même encore, si ce dernier s'est aventuré dans ces domaines, de l'histoire politique ou économique[31].

Ainsi envisagée et compte tenu des multiples activités qui furent celles de Pierre Paris au cours d'une carrière de près de cinquante ans, notre biographie se veut un fragment d'histoire intellectuelle. Au croisement de l'histoire culturelle, politique et sociale, elle « se donne pour ambition de faire "consoner" ensemble les œuvres, leurs auteurs et le contexte qui les a vus naître dans une démarche qui récuse l'appauvrissante alternative entre une lecture internaliste des œuvres et une approche externaliste privilégiant les seuls réseaux de sociabilité[32] ». Ajoutons que la perspective n'est pas uniquement franco-française. La trajectoire de Pierre Paris s'inscrit fondamentalement dans un cadre transnational, non seulement parce qu'il fut très tôt et jusqu'à la fin de sa vie un voyageur, mais aussi parce que la science qu'il pratique se construit dans une tension permanente entre le national et l'international, ce qui donne lieu à un dialogue et un échange d'idées entre France, Allemagne, Espagne et Orient méditerranéen. De ce point de vue, il est intéressant d'interroger les liens qu'ont produits ces multiples connections dans une perspective qui est celle des transferts culturels et de l'histoire croisée[33]. L'idée de croisement et d'intersection qu'implique cette dernière est une boîte à outils particulièrement intéressante. Elle permet de réfléchir à ce qui se produit au moment où plusieurs acteurs entrent en contact et aux conséquences de cette mise en relation pour chacun d'entre eux dans la mesure où les objets que l'on étudie se modifient réciproquement sous l'effet de cette mise en relation. On aboutit ainsi à un tableau bien plus dynamique, plus fin et plus complexe. Ces concepts, par exemple, permettent d'aller au-delà du simple comparatisme qui a souvent produit un discours historique défavorable à l'Espagne en ce sens que l'on réduit souvent le tableau espagnol à celui d'une simple adoption, d'une copie servile du modèle scientifique, académique, historiographique et institutionnel français. Dans le domaine des études archéologiques, cette approche a conduit à envisager les relations France-Espagne en termes de colonisation scientifique ou d'impérialisme archéologique. Nous verrons que nos sources montrent que l'on ne peut réduire ces liens à une simple relation de dépendance.

[31] *Ibid.*, p. 144.

[32] Dosse, 2010, p. 379.

[33] Espagne, 1999 ; Werner, Zimmermann, 2003 ; Espagne, 2010.

Un homme et son œuvre : une archéologie du savoir pariséen

À côté de l'étude de la trajectoire de Pierre Paris, celle du discours scientifique qu'il produit constitue le second pilier de notre livre (chapitres II, III, V et XIII). En nous proposant d'analyser sa contribution à la construction d'un savoir sur l'Antiquité, nous nous inscrivons dans un courant historiographique désormais bien connu, celui de l'étude des réceptions de l'Antiquité. Ces recherches prennent pour objet les traditions qui en sont issues, leurs modes de réception, d'appropriation, d'utilisation voire d'instrumentalisation, les processus complexes qui ont façonné les sciences de l'Antiquité et nos connaissances, dans une perspective qui est celle de l'archéologie des savoirs, les discours sur l'Antiquité qui ont été successivement construits, leur place dans la construction des identités culturelles, etc. L'approche est résolument transversale et comparatiste puisqu'elle fait dialoguer les disciplines, les aires culturelles et les périodes historiques par-delà les traditionnels découpages du monde académique. En bref, cela revient à se demander, pour reprendre les termes de Pascal Payen, « ce qu'il advient de l'Antiquité après l'Antiquité[34] ». Nous invitons ainsi le lecteur à faire un va-et-vient permanent entre histoire, archéologie et histoire de l'art ; entre hellénisme et hispanisme ; entre Protohistoire, Antiquité et époque contemporaine.

Ainsi, l'œuvre de Pierre Paris est abordée dans le cadre d'une archéologie des savoirs. Pascal Payen a défini cette approche comme une étude des « processus par lesquels nos sciences et nos connaissances se sont façonnées dans un rapport, tour à tour revendiqué, biaisé ou passé sous silence, avec les corpus et les domaines élaborés par les Anciens[35] ». Cette démarche se fonde sur les travaux de Michel Foucault qui a souligné que l'histoire est faite de strates successives, de « couches sédimentaires diverses », de sorte que l'histoire d'un concept, par exemple, « n'est pas, en tout et pour tout, celle de son affinement progressif, de sa rationalité continûment croissante, de son gradient d'abstraction, mais celle de ses divers champs de constitution et de validité, celle de ses règles successives d'usage, des milieux théoriques multiples où s'est poursuivie et achevée son élaboration[36] ». À la suite de Michel Foucault, Laurent Olivier, au sujet du discours savant élaboré sur les origines gauloises, a souligné que :

> Comme dans un terrain archéologique, ces strates se superposent les unes aux autres sans effacer pour autant les précédentes, sur lesquelles elles se fondent, en venant les recouvrir. Mais les anciennes strates du discours sur les origines gauloises ne sont pas que simplement enfouies sous les nouvelles ; comme de véritables formations archéologiques, elles continuent à travailler les couches qui se sont déposées au-dessus d'elles. Elles les contraignent, elles les informent. Ainsi l'ancien continue-t-il à *jouer à travers* le nouveau[37].

[34] Payen, 2005a, p. 5 ; 2009.

[35] Payen, 2005a, p. 9.

[36] Foucault, 1969, pp. 9, 11.

[37] Olivier, 2018, p. 168.

Si « l'histoire est archéologique[38] », n'en est-il pas de même pour l'histoire de vie ? Précisément, notre recherche sur Pierre Paris a tenté de saisir l'épaisseur d'une vie en réalisant une coupe stratigraphique de l'individu de façon à révéler les couches – qui sont autant de tranches de vie – accumulées tout au long de sa carrière. Celles-ci sont perméables et non autonomes les unes par rapport aux autres. De fait, l'un des enjeux de l'approche globale que nous avons choisi de maintenir malgré l'ampleur des difficultés – à commencer par la maîtrise de la bibliographie et le défi de rendre intelligible cette masse parfois vertigineuse d'informations – repose justement sur son caractère multidimensionnel. Il ne s'agit pas seulement de considérer les différentes tranches de vie de Pierre Paris (le normalien, l'athénien, le professeur, l'helléniste, l'hispaniste, l'archéologue, le directeur d'une école française en Espagne, etc.) les unes à côté des autres mais les unes *à travers* les autres. D'une strate à l'autre, les projets, les publications, les réseaux savants mobilisés se répondent mutuellement et donnent à voir un jeu complexe d'interdépendances. Ainsi, l'étude du directorat de Pierre Paris à la tête de l'école municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux (1898-1913) ne peut faire abstraction de son parcours antérieur d'historien de l'art antique, tandis qu'elle éclaire à son tour l'identité originale que sera plus tard celle de la Casa de Velázquez, la seule parmi les écoles françaises à l'étranger à abriter à la fois un institut dédié à la recherche scientifique – l'École des hautes études hispaniques (EHEH), qui deviendra l'EHEHI (« et ibériques ») – et une résidence d'artistes – l'Académie de France à Madrid. Quant à la lecture que Pierre Paris fait de la grande sculpture en pierre des Ibères, elle découle de l'expérience et des réflexes acquis dans l'étude de l'art grec, en particulier dans celle de la plastique de la période archaïque. Plus largement, chercher à saisir la science en train de se faire, retrouver les logiques, les moteurs et les contraintes qui pèsent sur une pensée en action permet de comprendre comment une œuvre dont nous sommes les héritiers et les continuateurs a pris forme ; partant, cela nous invite à porter un regard critique sur nos propres pratiques, sur nos représentations, sur les outils conceptuels auxquels nous avons recours et jusqu'aux mots que nous utilisons pour dire le passé. Ce sont les « survivances » évoquées par Laurent Olivier[39] et ce que Tim Murray appelle le « pouvoir de la tradition » ou « l'inertie de la tradition[40] ». Renouvelées et approfondies, les problématiques qui sont les nôtres ne restent pas moins tributaires de l'œuvre de nos prédécesseurs. Les relire permet d'interroger différemment les sources qu'ils ont exhumées, parfois même d'accéder à des traces du passé qui ont depuis disparu, qu'elles aient été perdues ou atteintes par les ravages du temps. Les archives de savants (correspondances,

[38] *Ibid.*, p. 289.

[39] *Ibid.*, p. 169.

[40] Murray, 1989 ; 2002, p. 236.

carnets, dessins, photographies, etc.) ont ici une grande valeur documentaire. De ce point de vue, notre démarche tient aussi de l'archéologie bibliographique et archivistique[41].

III. — LA QUESTION DES SOURCES

La biographie ouvre donc sur l'étude des relations qui s'établissent entre l'objet d'étude et les contextes dans lesquels il s'inscrit. Nous disons bien *les* contextes. C'est l'ensemble des forces qui s'exercent sur le savant et sur lesquelles celui-ci agit à son tour que nous cherchons à prendre en compte, qu'elles soient culturelles, scientifiques, politiques, sociales ou même économiques, et sans jamais perdre de vue la dimension diachronique puisque, au cours d'une existence, ces contextes sont mouvants et en perpétuelle évolution. La mise en œuvre de cette démarche dynamique implique de recourir à une grande diversité de sources. Or l'accès aux archives pariséennes présente deux difficultés majeures qui, si elles ne sont pas exceptionnelles, n'en sont pas moins réelles : leur très grande dispersion géographique et, pour une partie d'entre elles, le processus de destruction dont elles ont été victimes.

Un corpus reposant sur trois ensembles documentaires

Nous avons d'abord cherché à établir un répertoire bibliographique aussi exhaustif que possible des travaux publiés par Pierre Paris[42]. Ils sont le reflet de son activité de chercheur, de professeur et d'administrateur (articles et monographies savantes ou de divulgation, rapports annuels sur le fonctionnement de l'EHEH, traductions, etc.). Leur nombre – 316 titres parmi lesquels 16 livres et 214 articles ou chapitres d'ouvrages collectifs au caractère scientifique plus ou moins marqué selon qu'il s'agisse de travaux d'érudition ou de divulgation – est somme toute limité au regard de l'étendue de sa carrière, d'autant plus qu'un nombre non négligeable d'entre eux consiste en un même texte ayant fait l'objet de plusieurs publications : par exemple, en 1903, l'article *Isis, terre-cuite du Musée Balaguer, à Villanueva y Geltru*, paraît à la fois dans le *Bulletin hispanique* et dans la *Revue des études anciennes*. La plupart des chapitres qui composent les deux volumes des *Promenades archéologiques en Espagne* (1910, 1921) font d'abord l'objet d'une publication isolée dans le *Bulletin hispanique* ou la *Revue archéologique*.

Les archives privées du savant constituent un deuxième ensemble. À la différence d'autres de ses collègues comme Salomon Reinach ou Franz Cumont, Pierre Paris ne semble pas s'être soucié d'assurer la préservation de la mémoire de cinq décennies de travail au service de la science. À partir de

[41] Rouillard, Pachón Romero, Pastor Muñoz, 1999, pp. xviii-xxi.

[42] Reimond, inédite, vol. 1, pp. 900-917.

la fin de l'année 1904, lorsqu'il fait l'acquisition du château de Beyssac dans le Périgord, son temps se partage entre son domicile principal, à Bordeaux puis à Madrid à partir de 1913, et sa résidence d'été où il passe plusieurs mois de l'année. À sa mort, ses papiers personnels sont donc répartis entre le refuge sarladais et la Casa de Velázquez. Nous savons ce qu'il advint, dans le contexte de la guerre civile espagnole, de l'édifice Siècle d'or élevé par Léon Chifflot et Camille Lefèvre. Il semble évident que l'essentiel de cette archive a été détruit en même temps que le bâtiment de la première Casa. Une partie a-t-elle pu être sauvée du naufrage ? Rien n'est à exclure mais si tel est le cas, il ne nous a pas été donné de mettre la main dessus. En revanche, grâce aux descendants de Pierre Paris, Françoise Navarra-Conte et son mari, Raphaël Navarra, ainsi que Bernard Philippe et son épouse, Élisabeth Philippe, contactés par l'intermédiaire de Laurent Callegarin, nous avons pu accéder aux papiers de Pierre Paris restés en France. Ce fonds, même s'il ne représente qu'un lambeau de l'archive privée du savant, s'est révélé des plus intéressants. Les lettres, photographies, travaux d'élèves (remontant à l'époque de l'ENS), manuscrits (articles, œuvres inédites ou publiées, notes de cours), carnets de voyages, ou encore le testament de Pierre Paris, ont constitué un fonds très riche dans lequel nous avons largement puisé. Bon nombre de ces documents donnent à voir certains des actes du chercheur, comme sa pratique d'écriture, laquelle permet de saisir les évolutions, les tâtonnements d'une pensée en train de s'élaborer. La possibilité offerte d'étudier la matérialité des savoirs à partir des archives produites par un chercheur-artisan depuis son atelier de savant a été soulignée par Christian Jacob et Jean-François Bert[43]. Malgré son intérêt, et sans l'avoir complètement négligée, cette approche n'a été tentée qu'incidemment pour des raisons qui tiennent au manque de temps, au souci de ne pas augmenter davantage un livre déjà bien long et à la difficulté d'intégrer cette problématique à son architecture d'ensemble. En revanche, nous avons cherché à localiser d'autres archives de savants avec lesquels Pierre Paris fut en contact. Celles-ci nous ont fourni trois types d'informations et de documents : des lettres (ce qui nous a permis de rassembler une partie de sa correspondance active, nous allons y revenir), des photographies (qui sont parfois une illustration très vivante de la réalité des réseaux savants), enfin des mentions et des commentaires relatifs à Pierre Paris et à son œuvre. Ces derniers sont difficiles à localiser, ne serait-ce que parce qu'ils obligent l'historien à décortiquer et à scruter un grand nombre de documents dont la plupart ne lui seront d'aucune utilité. Pourtant, ils offrent parfois des informations essentielles : c'est une lettre d'Arthur Engel à Léon Heuzey qui confirme avec le plus de netteté que Pierre Paris a remis un mémoire relatif à un projet d'école française en Espagne au directeur des Beaux-Arts, Henry

[43] Jacob, 2007b ; 2008 ; 2011 ; 2014 ; Bert, 2014.

Roujon, dès le mois de juillet 1901. Bien que ce ne soit pas la seule institution à permettre l'accès à ce type d'archives, il faut ici rappeler la richesse extraordinaire des manuscrits de la bibliothèque de l'Institut de France[44].

Enfin, dans la mesure où Pierre Paris appartient à l'élite universitaire tertio-républicaine et où il fait toute sa carrière en tant que fonctionnaire du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, les archives institutionnelles ont été essentielles : documents produits par l'administration publique ou issus des institutions dans lesquelles Pierre Paris s'est formé, auxquelles il a appartenu, qu'il a dirigées ou avec lesquelles il a été en contact. La variété des fonds (leur liste est donnée en bibliographie) ne permet pas de donner une vision précise de cet ensemble. Aussi, nous présenterons ses composantes au fil de notre étude à l'occasion du traitement de tel ou tel dossier.

L'apport spécifique des correspondances

Les fonds des archives privées et publiques nous ont permis de rassembler un certain nombre de documents épistolaires, un choix de 1 082 lettres écrites entre 1876 et 1931 (carte 1, p. 42 ; graphique 1, p. 43). Pour l'essentiel, il s'agit des lambeaux de la correspondance active de Pierre Paris. Une édition critique est d'ores et déjà disponible dans le volume 3 de la version de soutenance de notre thèse. Nous ne reviendrons pas ici sur les caractéristiques de ce corpus[45]. Nous rappellerons simplement quelques-unes des possibilités heuristiques offertes par les correspondances.

La construction des savoirs et, plus généralement, la vie intellectuelle ne peuvent se concevoir en dehors d'une dynamique d'échange, de communication et de transmission. Selon la belle formule de Christian Jacob, cette circulation tient à la fois du cercle et de la lignée, c'est-à-dire qu'elle implique une collégialité – collaborative ou concurrentielle, toujours hiérarchisée – mais aussi une filiation : « Appartenir à une communauté savante, c'est ainsi faire l'expérience de ce lien particulier qui attache et positionne, qui assigne une place dans l'espace social, mais aussi dans le temps et dans la mémoire, qui attribue une identité et un statut[46] ». Ces flux s'inscrivent toujours dans un cadre supranational même s'ils n'effacent jamais complètement les frontières étatiques ni les catégories de pensée ou les représentations propres à une culture. En ce sens, ils participent de l'enracinement de cet idéal qu'est la République des Lettres, un espace hiérarchisé et mouvant construit dans une tension permanente entre universalité et particularisme, nationalisme et cosmopolitisme, et qui a sa propre dynamique[47]. Ils induisent donc la formation de communautés savantes. Les correspondances sont une matière première

[44] Lamarque, Queyroux, 2005.

[45] Reimond, 2024b.

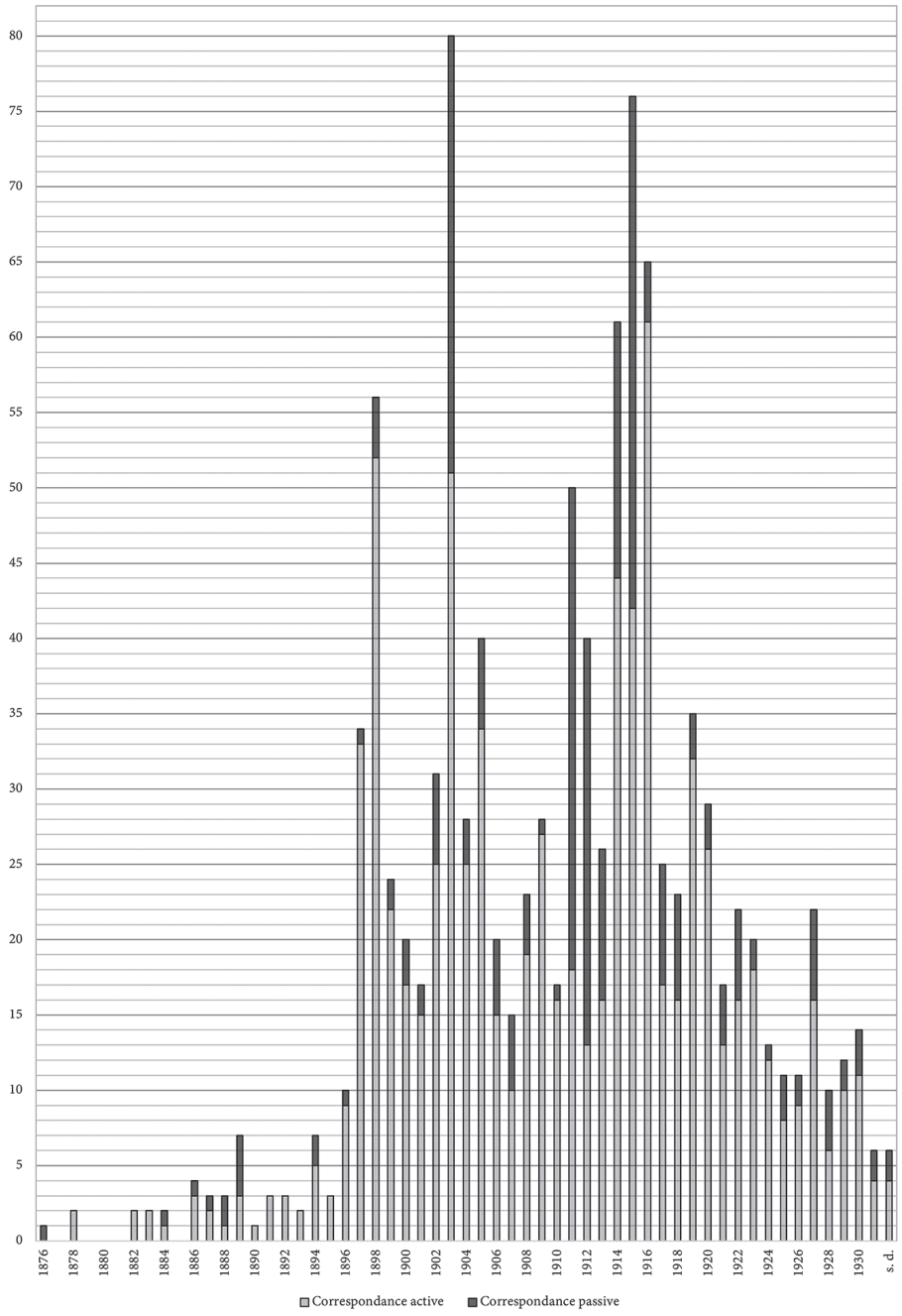
[46] Jacob, 2007a, p. 127. Sur la filiation et les relations maître-disciple, voir Waquet, 2008.

[47] Waquet, 1989 ; Bots, Waquet, 1997.



Carte 1. — La correspondance localisée de Pierre Paris, une collecte internationale

© G. Reimond, 2020.



GRAPHIQUE 1. — La correspondance de Pierre Paris : distribution annuelle des lettres du corpus

essentielle pour saisir la réalité de leur existence. Elles permettent de reconstituer les réseaux auxquels appartient un individu et, dans le cas de Pierre Paris, de montrer son intermédiarité. En 1986 déjà, Pierre Bourdieu rappelait qu'« Essayer de comprendre une vie comme une série unique et à soi suffisante d'évènements successifs sans autre lien que l'association à un "sujet" dont la constance n'est sans doute que celle d'un nom propre, est à peu près aussi absurde que d'essayer de rendre raison d'un trajet dans le métro sans prendre en compte la structure du réseau, c'est-à-dire la matrice des relations objectives entre les différentes stations[48] ».

L'élaboration du discours scientifique n'est en effet jamais l'affaire d'un seul homme. Ses activités s'insèrent dans des phénomènes d'intercommunication et une complexe géographie des savoirs soumis aux contraintes du contexte environnant[49]. Les correspondances permettent ainsi de saisir les étapes qui conduisent à l'élaboration du discours savant, les pratiques et le travail quotidien du chercheur, la circulation des idées et de l'information, d'autant qu'une lettre n'a pas toujours un seul destinataire[50] : celle que Pierre Paris adresse à Edmond Pottier le 11 août 1897 pour lui annoncer la découverte de la Dame d'Elche est transmise par ce dernier à Léon Heuzey ; celle que Pedro Ibarra envoie à Arthur Engel le 20 mai 1894 pour lui annoncer la découverte des deux sphinges d'Agost s'est retrouvée dans les papiers personnels de Pierre Paris, etc. Plus largement, les sources épistolaires donnent à voir la complexité des relations interpersonnelles nouées par un individu : au sein de la communauté à laquelle il appartient, un savant trouve des maîtres, des disciples, des lecteurs, des collaborateurs, des continuateurs, mais aussi des contradicteurs voire des opposants[51]. La constitution de corpus de lettres mis en relation les uns avec les autres ouvre également sur l'étude de l'évolution de ces réseaux, sur une analyse diachronique qui tient compte de l'impact des accidents de l'histoire. Nous pensons, par exemple, au traumatisme de la Grande Guerre et à ses conséquences dans la redéfinition des réseaux savants d'archéologues et d'antiquisants[52]. En bref, comme l'a relevé Corinne Bonnet pour le cas de Franz Cumont, « L'horizon biographique s'ouvre sur la connaissance des réseaux savants. L'individu éclaire le collectif et réciproquement. Ce va-et-vient s'opère à plusieurs niveaux : entre un individu et un groupe, un sujet et un objet d'étude, un texte et un contexte, des lettres et des œuvres, le passé étudié et le présent vécu[53] ».

[48] Bourdieu, 1986, p. 71.

[49] Lardet, 2007.

[50] Jacob, 2008.

[51] Zuccala, 2006 ; Díaz-Andreu, 2007a ; 2008 ; Bonnet, Krings, 2008 ; Bonnet, Krings, Valenti, 2010.

[52] Nivet, Lewuillon, 2017 ; Fenet, Passini, Nardi-Combescure, 2018 ; Bonnet, 2019.

[53] Bonnet, 2007, p. 1075.

Le regard oblique : le positionnement de l'historien-biographe

Dans la perspective qui est celle de la biographie intellectuelle, les correspondances sont donc des outils privilégiés pour placer l'objet d'étude au centre du discours. Sources d'une extraordinaire richesse, elles sont aussi trompeuses. Marc-Antoine Kaeser a souligné ce biais : la lecture d'une correspondance – comme celle des manuscrits ou des carnets de notes –, en permettant à l'historien d'accéder à la formulation d'une pensée privée qui n'avait pas vocation à être publiée ou rendue publique, du moins a priori, plonge l'historien dans l'intimité de son objet d'étude. Cet effet de réel est renforcé par l'expression fréquente de sentiments et d'émotions personnels, par le caractère spontané de certaines remarques ou par la matérialité même de l'objet avec ses ratures, ses ajouts et ses corrections, sa graphie tantôt soignée, tantôt hâtive, le choix du papier, etc. Ainsi :

> Exhumer un document d'archive donne l'illusion de toucher à une vérité brute et vierge. Or cette illusion est sensiblement renforcée dans le cas de documents tels que nos correspondances, où la spontanéité paraît garantir encore mieux l'authenticité des témoignages. L'émotivité parfois intense qui est véhiculée par les lettres privées peut même accentuer les effets de cette illusion : placé dans une position de voyeur, l'historien (encouragé peut-être en cela par une certaine mauvaise conscience) est tenté de surévaluer la sincérité des propos dont il viole l'intimité. […] En bref, l'intérêt spécifique des pièces respectives ne saurait à notre sens leur conférer une valeur excessive. Aussi expressif soit-il, aucun document ne peut instruire à lui seul de manière absolue, sur quelque thème que ce soit. En ce sens, la valeur de la documentation est proportionnelle à la pluralité et à la diversité des pièces qui la composent : chacune de ces pièces s'enrichit de sa confrontation avec le reste de la documentation[54].

L'auteur d'une lettre, en effet, ne se livre jamais complètement et, dans le cas d'une correspondance professionnelle, la part laissée à l'autoreprésentation est grande[55]. L'historien-biographe doit donc veiller en permanence à ne pas baisser la garde en succombant à un excès de confiance. Lorsque Pierre Paris s'adresse à ses correspondants, il peut s'ouvrir avec sincérité, s'exprimer avec fermeté, mais il peut aussi dissimuler, voire mentir, chercher à obtenir une information ou un service sans le dire ouvertement, flatter pour obtenir satisfaction ; presque toujours, il est conduit à faire montre de diplomatie et de retenue. Dans tous les cas, il adapte son discours au destinataire de la missive. Nous aurons maintes fois l'occasion de le constater. La remarque est encore valable dans le cas de certaines lettres qui appartiennent davantage au registre de la correspondance privée (familiale, amicale) que professionnelle.

[54] Kaeser, 2003, p. 150.

[55] Bonnet, 2007, p. 1076.

La sincérité des propos est sans doute moins sujette à caution, en particulier lorsque les correspondants sont Henri de La Ville de Mirmont, Pierre Imbart de la Tour, Georges Radet, Camille Jullian, Raymond Thamin, ou encore avec la lettre que Pierre Paris adresse à Henri Breuil le 1er février 1915 dans des circonstances bien particulières. Pourtant, il ne s'agit là encore que d'« une version du réel » qui nous renvoie aux catégories de l'intime et du caché, constitutives de toute correspondance : « La trace porte en elle l'idée de sens caché à déchiffrer, une sorte d'esthétique du caché. Ouvrir une correspondance, c'est déjà participer de l'idée ou de l'illusion que le caché est plus instructif que le visible ou l'apparent[56] ».

En fin de compte, l'enjeu renvoie directement à la question du positionnement de l'historien-biographe face à son objet d'étude[57]. Le souci de mettre en œuvre une démarche critique fondée sur la confrontation de sources complémentaires ne nous a pas quitté. Notre intention n'a jamais été de juger, de réhabiliter ni même de défendre. Il n'en reste pas moins vrai que l'histoire de vie sur laquelle nous avons travaillé est celle d'un homme doté d'une personnalité attachante avec laquelle il a été facile d'entrer en sympathie. Arrivé au terme de plusieurs années de recherches sur Pierre Paris, reconnaissons qu'il suscite en nous une forme d'admiration. Si le discours sur le passé est toujours, selon la belle formule d'Henri-Irénée Marrou, « un drame qui se joue dans la conscience d'un homme d'aujourd'hui[58] », le produit de notre recherche ne fait pas exception. Nous assumons cette part de subjectivité que nous nous efforcerons de réduire autant que possible dans ce qui n'est qu'*une* biographie de Pierre Paris.

[56] Dauphin, 2002, pp. 47-48.

[57] Sur ces liens, voir Dosse, 2005, pp. 9-12, 101-123.

[58] Marrou, 1954, p. 198.